

Cela faisait longtemps que je rêvais d'aller au Rwanda. Non, "rêver" n'est pas le mot. Cela faisait longtemps que je voulais exorciser le Rwanda. Me rendre à l'endroit même où ces images télévisées avaient été filmées. Ces images qui avaient traversé le monde en un éclair et laissé une marque d'horreur dans tous les esprits. Je ne voulais pas que le Rwanda reste un cauchemar éternel, une peur primaire.

Je parlais avec une hypothèse : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur.

Bien sûr, je ne formulais pas les choses comme cela. Je voulais juste y aller parce qu'il fallait que j'y aille.

Parfois, quelqu'un vous dévoile un secret que vous n'avez pas sollicité. Vous êtes alors écrasé par un savoir trop lourd. Je ne pouvais plus garder le Rwanda enfoui en moi. Il fallait crever l'abcès, dénuder la plaie et la panser. Je ne suis pas médecin mais je pouvais quand même essayer de m'administrer les premiers soins.

Comme j'étais invitée en Afrique du Sud pour une conférence quelques jours avant mon voyage au Rwanda, je me suis dit que c'était un bon point de départ. L'Afrique du Sud post-apartheid pourrait peut-être apporter quelques réponses à mes questions, en particulier en ce qui concernait le problème de la réconciliation à l'échelle nationale. Et puis, mon premier contact avec ce pays entraînerait d'autres voyages, j'en étais sûre. L'Afrique du Sud fait partie de notre mémoire collective.

Je ne m'attendais pourtant pas à faire ma première rencontre avec le Rwanda, là-bas.

façon dont il repousse ses mèches de cheveux pour se recoiffer bien sûr, mais aussi pour passer la main sur son front en guise de supplication.

L'ÉCRIVAIN

“Le génocide est le Mal absolu. Sa réalité dépasse la fiction. Comment écrire sans parler du génocide ? L'émotion peut aider à faire comprendre ce qu'a été le génocide. Le silence est pire que tout. Détruire l'indifférence. Comprendre le sens réel du génocide, l'accumulation de la violence au fil des années.

L'oralité de l'Afrique est-elle un handicap pour la mémoire collective ? Il faut écrire pour que l'information soit permanente. L'écrivain pousse les gens à lui prêter l'oreille, à exorciser les souvenirs enfouis. Il peut mettre du baume sur la déchirure, parler de tout ce qui apporte un peu d'espoir.

Le grain est enfoui dans la terre. Il meurt afin de pouvoir renaître.

Les chiens se sont nourris de cadavres. Ils étaient enragés. Les oiseaux se sont nourris des yeux des cadavres.

Les fruits de la paix se cueillent sur l'arbre de la peine.

La réconciliation ?

Il faut reconnaître le Mal. L'exorciser par la justice, par une tentative de réelle justice.

Tant qu'il n'y aura pas cela, la peur restera. Elle est là. Elle n'est pas partie. Tout crime non puni engendrera d'autres crimes. Les Hutus ont peur des Tutsis parce qu'ils sont au pouvoir. Les Tutsis ont peur des Hutus parce qu'ils peuvent s'emparer du pouvoir. La peur est demeurée sur les collines.”

Derrière quelles paupières ? Rêver. Quels cauchemars ?

LE JOURNALISTE

Dans les premiers jours du génocide, les membres du gouvernement intérimaire hutu lancèrent une campagne de désinformation. On ne le savait pas à l'époque parce qu'ils firent appel à l'aide humanitaire internationale et qu'ils demandèrent un cessez-le-feu immédiat. Ils réussirent ainsi à convaincre une grande partie de l'opinion publique que les massacres étaient dus à une explosion aussi imprévisible qu'incontrôlable de violence tribale.

Beaucoup d'entre nous se laissèrent prendre au piège. Leurs manières étaient si courtoises, leur langage si sophistiqué et leurs costumes si élégants que nous ne pouvions croire qu'ils étaient déterminés à exterminer les Tutsis ainsi que ceux qu'ils considéraient comme des opposants. Cela dépassait tout entendement.

Et puis, le 7 avril, l'attention se porta sur l'assassinat du premier ministre, Agathe Uwilingiyimana, et des dix soldats belges chargés de sa protection. L'évacuation des ressortissants étrangers et le retrait de la MINUAR – Mission d'intervention des Nations unies au Rwanda (force de maintien de la paix) – qui en résultèrent devinrent la priorité internationale.

Peu de journalistes se rendirent à l'intérieur du pays pour découvrir ce qui s'y passait réellement, les régions rurales étant difficiles d'accès et dangereuses. A la fin de la guerre, la plupart des grandes fosses communes ont été découvertes dans ces zones-là.

Pendant que le génocide suivait son cours, en Afrique du Sud, Nelson Mandela se faisait élire à la magistrature suprême. Le monde préférait tourner les yeux vers lui pour célébrer ce moment historique qui marquait la véritable fin de l'apartheid.

Les gouvernements des grandes puissances savaient que des massacres étaient perpétrés au Rwanda, mais ils furent lents à réagir et à admettre qu'il s'agissait d'un génocide.

Une force militaire d'intervention de modeste envergure aurait pourtant pu arrêter les extrémistes et mettre rapidement fin à leurs plans. Au lieu de cela, les Nations unies rechignèrent à jouer leur rôle. Finalement, ce fut la France qui s'engagea sur le terrain. Mais de quelle façon ? Avec l'opération Turquoise, les soldats français sauvèrent des vies humaines, certes, mais ils permirent également à un grand nombre de meurtriers de s'échapper en utilisant la "zone humanitaire" comme couloir de protection.

Ainsi, on peut dire que la France et la Belgique continuèrent jusqu'au bout à soutenir un régime génocidaire car pour eux, seule la majorité ethnique hutue était garante de démocratie au Rwanda. Mais les massacres furent bel et bien le résultat des manipulations politiques de l'élite qui créa un climat de haine et de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité afin de garder le pouvoir.

Nous portons tous la responsabilité de cet échec humanitaire.

Et aujourd'hui, les conflits continuent. Incur-sions sporadiques mais régulières du côté des rebelles hutus. Attaques et contre-attaques du gouvernement en place.

LE DEUXIÈME RETOUR

Je ne suis pas guérie du Rwanda. On n'exorcise pas le Rwanda. Le danger est toujours là, tapi dans les mémoires, tapi dans la brousse aux frontières du pays. La violence est encore là, de tous les côtés.

La mort et la cruauté.

La mort est naturelle. Elle est l'autre face de la vie. Il ne faut pas en avoir peur. Et pour s'approcher du Rwanda, il faut la mettre de côté. De toute façon, la mort n'est pas plus forte que la vie. La vie finit par reprendre le dessus.

La violence des hommes a fait la mort cruelle, hideuse. Monstre à tout jamais dans la mémoire du temps.

Comprendre. Disséquer les mécanismes de la haine. Les paroles qui divisent. Les actes qui scellent les trahisons. Les gestes qui enclenchent la terreur.

Comprendre. Notre humanité en danger.

Véronique Tadjó

En compagnie des hommes

Don Quichotte éditions



L'arbre à paroles

C'est ainsi que j'ai vécu avec les hommes de mon village. Je les écoutais, ils entendaient le murmure dans mes feuilles. Chacun à sa place, mais tous ensemble.

Je suis Baobab, mémoire des siècles, qu'ils soient meurtris ou bénis des dieux.

J'ai aimé les êtres humains et je les aime encore. Mais, au fil des années, j'ai perdu mes illusions. Mes feuilles ont terni. Mon écorce s'est assombrie. Du jour au lendemain, quand de l'or fut trouvé dans la région, mon village changea. Défiguré. De l'or sauvage. Les hommes se mirent à tout saccager afin d'arriver au plus vite jusqu'au métal maudit. Remuer, fouiller dans l'eau des rivières les sédiments d'or qui allaient soudain les rendre riches. Une once d'or valait deux mille dollars à l'époque. Impossible de résister ! Ils s'acharnèrent sur les arbres et firent le vide pour construire de grands bassins dans lesquels ils triaient les cailloux. De la boue, de la boue partout. Folie dans les esprits. Même les femmes abandonnèrent leurs poteries et se mirent à la tâche avec l'aide de leurs enfants. Perchés sur leurs têtes fragiles, des seaux remplis de terre. Le mercure déversé dans les cours d'eau pour mieux repérer les particules dorées tua poissons, petits crustacés, planctons et algues vert

foncé. Eau devenue acide. Mauvaise. Eau devenue poison. Vie devenue poison. Prostitution. Bars. Trafics d'armes. Drogues.

Les villageois se transformèrent en une armée de fourmis Magnan, prédatrices redoutables, déterminées à tout anéantir sur leur passage. Il fallait faire table rase du passé. Du jour au lendemain, ils délaissèrent leurs champs, leurs légendes, leurs coutumes, leurs croyances. Quand les arbres s'effondraient, ils emportaient avec eux les animaux grimpants et les créatures grouillantes. Cela m'attristait profondément car je savais que le déséquilibre s'installait, et que beaucoup d'animaux devaient se sauver au fond de la forêt. Je ne comprenais pas comment la situation s'était dégradée si rapidement, si brutalement. J'aurais voulu les stopper dans leurs excès, cependant, je n'en ai pas été capable. Ils m'avaient irrémédiablement tourné le dos, malgré des générations de respect mutuel.

Au fil du temps, les hommes tombèrent malades. Au début, ils pensèrent que c'était le paludisme. Fièvre, frissons, maux de ventre. Courbatures, grande fatigue. Ils partirent à la recherche de feuilles de neem, cet arbre aux mille vertus, cet arbre généreux qui soigne le paludisme et chasse les moustiques. Un arbre

fier et résistant. Pas exigeant et s'accommodant à tous les sols, terres maigres, terres pierreuses ou sableuses. Ils se souvinrent alors que, dans leur rage, ils en avaient détruit des centaines. Maintenant, ils devaient s'enfoncer encore plus loin dans la forêt. Marcher, bien que fatigués et affaiblis ; enfin, ils trouvèrent l'arbre bienfaiteur. Ils le dépouillèrent d'une grande partie de ses feuilles et de ses fruits, qu'ils transportèrent dans des sacs. Dès leur retour, les femmes firent des infusions qu'elles donnèrent à boire plusieurs fois par jour aux malades. Elles écrasèrent les amandes des fruits afin d'en extraire une huile qu'elles passèrent sur le corps des hommes. Une poignée d'entre eux retrouvèrent la santé au bout de quelques jours. Mais pour les autres, la majorité, la température ne baissa pas. Affaiblissement total. Vint le sang craché, le sang dans les vomissements, le sang évacué, le sang brisant toutes les digues de la chair.

Jusqu'au dernier moment, des mineurs refusaient de lâcher les pépites d'or tant convoitées. Ils les tenaient fermement dans le creux de leurs mains. Le chantier était devenu un champ de bataille. Un champ de dévastation. L'or avait semé la catastrophe et le deuil. J'assistais impuissant à la progression fulgurante de la maladie. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

Qu'est-ce qui fait la richesse des hommes, celle du cœur ou celle de l'argent ? Mon village était riche d'une belle richesse. Il a disparu en voulant posséder la fortune.

Je suis resté longtemps un arbre désespéré. J'avais la nostalgie du rire clair des enfants, des mains rugueuses des vieux quand ils caressaient mon tronc, de la beauté des femmes endormies sous mon ombre, des hommes au corps sculpté par la terre. Je voulais devenir un arbre sans racines pour pouvoir quitter cet endroit aride. Me transporter dans un pays plus clément. Ma vie était devenue inutile et se déversait goutte à goutte sur les souvenirs.

Ce qui devait arriver se produisit malgré moi, loin de moi.

Une épidémie d'Ebola se déclara soudainement et traversa la région de part en part, devenant la plus importante jamais documentée dans l'histoire du virus. Et, pour la première fois, Ebola avait aussi voyagé jusqu'à la métropole.

Il faut entre cinq et vingt et un jours pour que la fièvre se déclare, aiguë et obsédante. Coups de poignard dans les tempes, douleur intense dans tous les muscles, céphalées foudroyantes, vomissements et diarrhées, érup-

tions cutanées, maux de gorge brûlants. Vers la fin, une hémorragie emporte le dernier signe de vie.

Il suffit aux humains de se toucher pour se contaminer. Pire que la guerre. À présent, la mère, le père, le fils peuvent devenir un ennemi mortel. La pitié est un arrêt de mort.

J'ai vu la destruction que l'épidémie a déclenchée dans le pays alors que le reste du monde essayait de s'isoler. L'Afrique devenue le berceau de toutes les souffrances. Le lieu où se jouait l'avenir de l'espèce humaine. Menace d'extinction si le virus sautait, prenait le bus, le train, l'avion. S'il traversait les frontières, voyageait en bateau. S'il se cachait dans les larmes d'un enfant, le baiser d'un amant ou l'étreinte d'une mère. Les êtres étaient devenus chairs et viscosités. Corps anonymes, écartelés à même l'asphalte, écroulés dans les rues bondées de la capitale, frappés de plein fouet. Comment oublier la fureur qui s'est propagée avec une fulgurance inouïe ?

Mais j'ai vu le courage. Des hommes, des femmes, des jeunes pris dans la tourmente. Combattants farouches pour la survie des autres et pour leur propre survie. J'ai vu des gens accourir à l'aide. J'ai vu des gens venir du monde entier, pour se porter volontaires et combattre la maladie.

EN COMPAGNIE DES HOMMES

Malgré le chaos, l'aube a continué de se lever et le crépuscule d'annoncer la nuit. J'ai vu le matin frémir d'impatience. Et c'est alors que, passé l'amertume et la tristesse, l'heure de la tendresse est revenue. Graduellement. J'ai tendu l'oreille. Je me suis mis de nouveau à l'écoute des hommes. De tous les hommes. Mes branches se sont étendues et ont pris une extraordinaire ampleur.

Rien de ce qui fait les êtres humains ne m'a échappé. Je veux raconter leurs histoires, donner une voix à tous ceux qui se sont élevés au-dessus de la frayeur. Êtres ordinaires aux actes extraordinaires. Quel que soit le lieu, je veux honorer leur bravoure. La terre est une histoire que nous n'avons pas fini de conter, une histoire de naufragés perdus sur une île. Qui a une fois chanté les étoiles du monde ? Qui a une fois ouvert les portes de toutes les galaxies ?

Je suis Baobab, arbre premier, arbre éternel, arbre symbole. Mes racines plongent dans le ventre de la terre. Ma cime entre dans le ciel. Je cherche la lumière qui éclaire l'univers, illumine la pénombre et apaise les cœurs.

Au fin fond de la forêt

XIV

*La voix glaciale d'Ebola claque
dans le matin naissant.*

D'accord, c'est très beau, c'est très bien. Mais ce n'est pas de moi que les hommes devraient avoir le plus peur. Ils devraient avoir peur d'eux-mêmes !

Je suis un virus millénaire. J'appartiens à la grande famille des *Filoviridae*. On ne me connaît que depuis une quarantaine d'années, pourtant j'étais là depuis longtemps, dans cette forêt extraordinaire appelée « primaire » et où tout est resté en l'état comme dans un temps immuable.

J'ai cinq frères :

Ebola Zaïre, le plus virulent d'entre nous,

Ebola Soudan, qui le suit de très près,

Ebola Côte d'Ivoire, très discret, connu seulement des hommes en 1994 à partir d'un seul malade qui ne mourut d'ailleurs pas,

Ebola Bundibugyo qui habite, lui, en Ouganda,

Et, enfin, Ebola Reston qui s'est installé en Asie, où il n'a pas encore fait ses preuves.

Je n'aime pas voyager. Je préfère rester au fin fond de la jungle intouchée, là où je suis le plus heureux. Sauf quand on vient me déranger. Sauf quand on vient déranger mon hôte. Car lorsque je sors brusquement de mon sommeil, je vais d'un animal à l'autre. Je choisis souvent les grands singes, gorilles ou chimpanzés, mais aussi les antilopes dont les hommes sont friands. Les animaux de la forêt se connaissent tous. Ils se rassemblent dans les mêmes endroits. Autour des points d'eau, sous les arbres fruitiers que les chauves-souris habitent. La suite est connue. Un homme profane la nature, tire et tue une bête. Il dépèce la carcasse. Le sang sur les mains. Le sang frais sur les mains. Le sang rouge sur les mains. Il dépose l'animal sur ses épaules et le ramène au village. Il ne sait pas que je suis déjà entré dans son corps. Que je serai à présent dans sa famille. Dans son clan. J'avance à bas bruit, lentement tout d'abord, jusqu'à l'apothéose, le feu, les flammes.

Ce n'est pas moi qui ai changé. Ce sont les hommes qui ont changé de direction. La vie

qu'ils mènent aujourd'hui n'est plus celle des ancêtres. Ils sont devenus plus exigeants, avides et prédateurs. Leurs envies n'ont pas de limite.

J'ignore tout de leurs croyances. Je ne suis régi par aucune loi. Je ne suis là que pour exister. Je suis moi, un point c'est tout. Un organisme qui a besoin de se reproduire. Pas de compromis. Pas de négociation. Je suis vivant et je ferai tout pour le rester. J'ai juste besoin de me nourrir et de me défendre. Un amas de chair me convient. Un réceptacle quelconque, que ce soit un animal ou une créature humaine. Je ne suis ni bon ni mauvais. Un tel jugement n'a aucun sens. Je suis comme une plante qui pousse, comme une araignée qui dévore.

Ce que les hommes n'ont pas compris, c'est que je n'ai pas de préférence pour eux. Ils meurent trop vite, trop mal. Ils ne servent pas mes objectifs. S'ils passent dans mon sillage, pourquoi pas, autrement, je n'irai pas les chercher. Ce sont eux qui viennent à moi.

Nous, les virus, avons réussi à conquérir la planète. Nous sommes dans les océans, dans l'air. Nous sommes partout. Nous nous réinventons, accélérons nos mutations, opérons nos multiplications. Les hommes n'arrivent pas à nous cerner. Les antibiotiques, leur grande

fierté, n'ont aucun effet sur nous. Nous pouvons traverser les frontières et les continents à notre guise. Nous tuons les microbes et les bactéries par milliers. Et, pourtant, personne n'aura l'idée de nous remercier pour notre aide, alors à quoi bon ?

S'il m'était donné de choisir, je couperais les ailes aux hommes afin de les empêcher de voler. Ils ramperaient dans la poussière et comprendraient mieux la vie.

Nul ne peut me vaincre. Nul ne peut m'éliminer. Si je recule, ce n'est qu'une retraite tactique. Lorsqu'une nouvelle occasion se présentera, je reviendrai. Les plus grands savants du monde ont essayé, mais ils n'arrivent pas encore à déchiffrer mon code. Je suis une équation impossible à résoudre. Quand j'entre dans un corps, j'emprunte les canaux sanguins afin d'envahir les organes vitaux : le foie, la rate, le pancréas, les poumons, les reins, la glande thyroïde, la peau et le cerveau. En quelques jours, j'ai pris entièrement possession de ma proie. En quelques jours, j'ai réussi à vaincre tous les piètres obstacles se dressant sur mon chemin !

Les hommes s'apitoient sur leur sort, mais ils ne sont pas meilleurs que moi. Ils n'ont de leçon à donner à personne. Ils doivent regarder en face le mal délibéré qu'ils s'infligent

et qu'ils continuent à s'infliger depuis qu'ils existent.

Leur nature est plus destructrice que la mienne. Pourtant, ils refusent en toute connaissance de cause de le reconnaître. Ils préfèrent se bercer d'illusions, se croire au-dessus des autres créatures de la terre. Dominateurs, tyrans de la planète, leur pouvoir est absolu. L'arrogance leur a fait oublier toute limite. Pis, ils s'entre-tuent sans pitié, inventant chaque jour des façons un peu plus cruelles de faire souffrir et de tuer. De nouvelles raisons de faire la guerre.

Tu sais quelle est ma chanson préférée, Baobab ? C'est « Ancien combattant » de Zao. Elle illustre, mieux que tout discours, le grotesque des hommes et leur incurable maladie de destruction. Le musicien fait dans l'absurde, il a tout compris. Je peux te réciter les paroles de mémoire :

Marquer le pas, un, deux
Ancien combattant
Mundasukiri
Marquer le pas, un, deux
Ancien combattant
Mundasukiri

La guerre mondiaux
Ce n'est pas propre, ce n'est pas beau
La guerre mondiaux

VÉRONIQUE TADJO

Ce n'est pas propre, ce n'est pas beau
Quand viendra la guerre mondiaux
Tout le monde cadavéré
Quand viendra la guerre mondiaux
Tout le monde cadavéré
Quand la balle siffle, il n'y a pas de choisir
Si tu ne fais pas vite changui, mon chéri,
ho !
Cadavéré
Avec le coup de matraque
Tout à coup, patatras, cadavéré

Ta femme cadavéré
Ta mère cadavéré
Ton grand-père cadavéré
Ton père cadavéré
Tes enfants cadavéré
Les rois cadavéré
Les reines cadavéré
Les empereurs cadavéré
Tous les présidents cadavéré
Les ministres cadavéré
Les gardes du corps cadavéré
Les motards cadavéré
Les militaires cadavéré
Les civils cadavéré
Les policiers cadavéré
Les gendarmes cadavéré
Les travailleurs cadavéré
Les chômeurs cadavéré
Ta chérie cadavéré

EN COMPAGNIE DES HOMMES

Ton premier bureau cadavéré
Ton deuxième bureau cadavéré
La bière cadavéré
Le champagne cadavéré
Le whisky cadavéré
Le vin rouge cadavéré
Le vin de palme cadavéré
Les soûlards cadavéré
Music lovers cadavéré
Tout le monde cadavéré
Moi-même cadavéré

Marquer le pas, et un, deux
Ancien combattant
Mundasukiri
Marquer le pas, et un, deux
Ancien combattant
Mundasukiri¹

Il faut que les hommes le sachent : ils ne sont pas bons et n'ont jamais été bons. De tous les temps ! Qu'ils se mettent bien cela dans la tête. Ils sont imparfaits et incomplets. Ils sont mortels. Toute chose pourrit. Toute chose s'effrite. Toute chose se fond dans le sol. Parfois, leur Dieu jette sur la terre une poignée d'espérances, puis retourne se coucher dans les ténèbres rougeoyantes. La blessure

1. Zao (auteur, chanteur, compositeur congolais), « Ancien combattant », Celluloïd, 1984.